

Par Pedro Morais

Les lignes de propagation de Marianne Mispelaëre

Marianne Mispelaëre porte une attention au langage sous toutes ses formes, allant du dessin des mots aux gestes codifiés par les mouvements politiques, en passant par les langues disparues. Après son passage au salon de Montrouge en 2017 – où elle a gagné le Grand Prix – elle expose actuellement à la galerie Martine Aboucaya et sera en 2018 au Palais de Tokyo.



Marianne Mispelaëre,
No man's land,
action performative
et collective de dessin,
stylo bille et papier
non-couché 110gr,
2014.
© Camille Planeix.

— Les mouvements des places survenus depuis 2011 (Nuit Debout à Paris, les Indignés à Madrid, Occupy aux États-Unis, Tahrir au Caire ou Gezi à Istanbul) ont-ils représenté une nouveauté dans l'expression même ? Cette transformation des places en agora était alors apparue comme une forme politique en soi (à l'image de la grève ou de la manifestation) accompagnée d'une codification inédite des gestes et des modalités de prise de parole. Dans *Rassemblement* (2015), Judith Butler cherchait à redéfinir sa théorie de la performativité pour comprendre cette action concertée des corps – mobilisés par la précarité qu'ils contestent – dans ce que leur expression politique dépasse le seul discours.

Si de nombreux artistes ont pris part à ces mouvements, peu ont essayé d'en saisir la capacité à inventer des formes. Cela n'a pas échappé à Marianne Mispelaëre, qui en a fait une collection de cartes postales, « Silent Slogan », réunissant une pluralité de gestes issus de ces assemblées aux quatre coins du globe. « *En symbiose avec le rôle inédit joué par les réseaux sociaux dans ces mouvements, j'ai réalisé mes recherches sur internet et je fais cohabiter des positions antagonistes. Car ce qui m'a frappé, c'est la manière dont un même geste peut se charger de significations contradictoires selon les contextes culturels ou religieux* », évoque l'artiste. « *Tout ce qui paraît invisible dans une société, influence sa façon de s'exprimer* ». Cela correspond aussi à la manière dont la dimension abstraite des dessins de l'artiste trouve souvent une résonance politique, qui l'engage dans une démarche performative. « *Quand je dessine au plafond un patchwork des drapeaux du continent européen (dont la frontière ne correspond pas à celle des pays), je les éclabousse ensuite avec un seau d'eau qui vient confondre leurs*

/...

LES LIGNES DE
PROPAGATION
DE MARIANNE
MISPelaÈRE

SUITE DE LA PAGE 07 *symboles et lignes abstraites, entre l'iconographie autoritaire et la voûte céleste* », souligne l'artiste.

Les autres performances dessinées de Marianne Mispelaère évoquent le langage, tout en faisant l'économie du discours. Elle peut inventer un nouvel alphabet en n'utilisant que les espaces négatifs de la typographie



des lettres, une sorte de code à lire entre les lignes. « Les disparitions existent pour ceux qui les voient », dit-elle. Sa recherche s'est nourrie de la pensée de l'anthropologue anglais Tim Ingold. Dans *Une brève histoire des lignes*, celui-ci constate que tracer des lignes est une activité humaine omniprésente – des pistes chantées des Aborigènes australiens aux routes romaines, de la calligraphie chinoise aux tissus amérindiens – chez les cartographes, architectes, musiciens ou marcheurs. Or, la modernité a érigé l'idéal de la ligne droite, faisant perdre peu à peu

Marianne Mispelaère,
Noir Gris Blanc,
dessin in situ,
fusain, charbon
au plafond,
dimensions variables,
2016.

© Marianne
Mispelaère.

le lien qui l'unissait au geste et à sa trace. Marianne Mispelaère se donne des contraintes lui permettant de réinventer la structure du langage et d'y imprimer la trace du corps : quand elle peint des lignes verticales parallèles, une minute chacune, la fatigue finit par transformer leur rectitude en ondes de propagation. D'autres fois, elle se limite à tracer une ligne avec de l'eau sur une page blanche qui se soulève (elle y voit la traduction formelle d'une émotion), ou à effacer un mur blanc avec une gomme bleue, laissant la trace d'une sorte d'écran ou de fenêtre : en effaçant, elle fait apparaître. À ce propos, elle évoque les images fantômes de l'écrivain W.G. Sebald et sa manière de saisir l'amnésie et l'injonction à faire page blanche dans l'Allemagne d'après-guerre (*De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*).

Tombée sur une photo de migrants de Calais ayant brûlé leurs impressions digitales, prêts à effacer leur identité pour éviter une expulsion, elle a décidé de s'en saisir avec son langage et organise une performance de dessin collective pour recouvrir les paumes d'encre. Pour sa « Bibliothèque des Silences », elle inscrit au mur le nom de langues disparues depuis 2000, qu'elle effacera, plaçant ensuite la gomme chargée de fusain au centre d'une table d'orientation avec les noms de chacun des derniers locuteurs. « *J'ai rencontré une femme dans la réserve des natifs américains du Dakota du Nord, qui m'a dit que le vrai drame, c'est de ne plus connaître sa langue, car selon elle le langage et la vision sont liés et on finit par accepter le point de vue de l'opresseur. Dans mon travail, la dimension indissociable de l'oralité, de l'écriture et du dessin est la condition même pour penser et me penser* », conclut-elle.

ECHOLALIA, jusqu'au 20 décembre, galerie Martine Aboucaya,
5 rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, www.martineaboucaya.com/

DANS MON
TRAVAIL, LA
DIMENSION
INDISSOCIABLE
DE L'ORALITÉ,
DE L'ÉCRITURE ET
DU DESSIN EST
LA CONDITION
MÊME POUR
PENSER ET ME
PENSER

Texte publié dans
le cadre du programme
de suivi critique
des artistes du Salon
de Montrouge, avec
le soutien de la Ville
de Montrouge,
du conseil général
des Hauts-de-Seine, du
ministère de la Culture
et de la Communication
et de l'ADAGP.



Marianne Mispelaère,
Mesurer les actes,
action performative
n°01 du 08 mars 2011,
457 min, FRAC Alsace,
Sélestat, dessin in situ,
encre de chine sur mur,
pinceau petit gris,
dimensions variables.
© Joséphine Kaepffel

